

N. 4

DEUX RONDS

17 Mars

# Le Père Peinard

LE 18 MARS 1871



Un numéro toutes les semaines dougros  
à Paris : Jamais

Bureau du « Père Peinard » 46 rue du Croissant  
Abonnement : Un an, 6 francs, — 6 mois, 3 fr. — 3

## LE 18 MARS 1871

Quelle chouette date, nom de dieu ! Tous les ans ce jour me revient en mémoire. Et puisque j'en ai l'occasion cette année, je vais dire mon sentiment sur le coup de tréfalgar de 71.

Les histoires des révolutions, écrites par les savants, c'est encore du roman, milles bombes. On n'y parle guère du populo, d'où est partie toute la besogne ; il n'y est question que des grosses têtes, un tas de Jean foutres qui souvent les ont entravées ou perdues.

Aussi, foi de Père Peinard, je vais narrer les choses telle qu'un gniaff comme moi, a pu les voir et les comprendre.

Sous l'Empire y en avait pas lourd de Républicains, et nous n'espérons guère voir la fin de ce Badingue, qui avait tordu le cou à la République.

Le haut et le petit commerce faisaient leur beurre ; l'ouvrier turbinait et le campuchard vendait bien son blé et ses cochons ; malgré ça il y avait de la misère noire sous ce clinquant.

Il avait tout pour lui, ce salopaud de Napoléon : Des plébiscites avec des majorités épastrouillantes ; des chambres à lui torcher le cul ; l'armée, la police, les ronds-de cuir, les curés, tout ça en pinçait à tire-larigot pour son régime.

Et désespérés, nom de dieu, les quelques bougres que n'avait pu abrutir ce brigand, se disaient : Jamais le populo n'aura son tour !

Il l'eut pourtant, le 4 septembre, le 31 octobre et le 18 mars.

C'est épatant, nom de dieu ! j'enrage d'y penser ! En sept mois le populo fut trois fois son maître !!

Pourquoi en sommes-nous donc revenus comme au temps de l'Empire aujourd'hui ?

Je vais le dire, mille tonnerres, pour qu'à la prochaine, qui ne va pas tarder, nous ne recommencions pas les mêmes boulettes.

C'est bien simple, après chaque victoire, le coup d'épaule donné, mon couillon de populo se retire dans ses mansardes : l'obstacle matériel est foutu par terre, mais il lui reste la couche héréditaire de préjugés et de bêtise qu'on a eu soin de lui donner.

Il plante comme chefs quelques individus en qui il a confiance, qu'il croit des génies, et va pioncer, content de sa journée, gobant que ces Jean-foutres vont répondre à toute la besogne et faire son bonheur.

Si tu le veux ton bonheur, prends-le, nom de dieu ! Ceux à qui tu t'en remets n'ont que deux yeux, deux bras, comme nous tous, et sont souvent plus bêtes, nom d'un tonnerre !

Quand je pense, nom de dieu, que le 4 septembre, sur le quai, je tenais le cheval de Trochu par la bride, pour qu'il ne lui arrive pas malheur, à ce brav' général.

Fallait-il être pochétée, les amis !

J'accompagnais, comme un bon bougre, Jules Favre, Gambetta, Jules Ferry, tous ceux de l'opposition — de la Chambre à l'Hôtel de Ville, où ils s'installèrent sans faire de mènes.

Vous savez ce qu'ils ont fait les avocats de la défense nationale ?

Les affaires des bourgeois et des patrons, mais pas les nôtres.

Le 31 octobre, mis à cran par leurs trahisons journalières, le populo envahit l'Hôtel de Ville.

Il les tenait, ces bons hommes ! Au lieu de les foutre par la fenêtre, il les laissa déguerpir, Ferry en tête, grâce à Flourens.

Les quarante-huitards serinaient constamment : « surtout pas de guerre civile » Et, bon dieu, c'est ce qu'il nous eut fallu !

Or donc, le populo s'en remettant à ses chefs rentra dans ses turnes.

Et, le soir même, ceux qu'on avait laissé partir, faisaient battre le rappel dans les quartiers réacs, rappelaient de devant les Prussiens (leurs bons compères) les mobiles Bretons.

Aussi à minuit ils étaient de nouveau les maîtres.

Et, pendant ce temps, les fameux de l'époque, dans une réunion de la rive gauche, préparaient les listes pour le nouveau gouvernement.

\*\*\*

Au 18 mars, quand le populo eut à bouffer, et que le soleil eut réchauffé ses abattis, il eut un élan magnifique vers la liberté.

Il voulait garder ses flingots et ses canons, et quand les Clément Thomas et les Lecomte vinrent pour les lui barbotter, il leur troua la peau carrément.

Les femmes, les enfants, tous s'en mêlèrent !

Les troubades qui avaient levé la crosse en l'air étaient nos frangins.

On était contents ; on se figurait que tout était fini — aussi au lieu de continuer la besogne, si bien commen-

cée, on allait en chœur prendre des tournées sur le zinc. C'est pas à la choppine que j'en veux ! Ah, non alors ! mais le foutant c'est qu'après, chacun rentrait dans sa coquille, sans s'occuper du grand chambardement qui était de nécessité.

Ah bien, ce fut encore plus dégueulasse quand il y eut des chefs installés à l'Hôtel de Ville !

Deux jours après le Comité Central, en gouvernement qui se prend au sérieux et se respecte, publiait à l'Officiel une note disant qu'une enquête était ouverte pour rechercher les criminels qui avaient fusillé Clément Thomas et Lecomte.

Du coup la Révolution avait les jarrets coupés ; les gas qui auraient eu dans la boussole l'idée d'aller de l'avant étaient découragés.

\*\*\*

L'emballement était à Pélection, il semblait aux meilleurs zigues d'alors, qu'il était impossible de rien faire sans se nommer des chefs.

On ne s'apercevait pas que les chefs sont le contraire de la révolution, aussi on s'en nomma une tripotée, s'en rapportant à eux pour bibelotter nos affaires.

L'inaction et la flemme du populo furent encore sa perte.

C'était le cas de mettre la main à la pâte et de faire soi-même de la chouette besogne, en chambardant toutes les vieilles paperasses des proprios, les boîtes à curés, et tout ce qui fait l'existence de notre garce de société.

Et surtout, fallait déménager des vieilles et sales bi-coques, et ne pas avoir peur d'entrer dans les belles turnes, en disant aux richards : Mon vieux, chacun son

tour, tu me l'as faite assez longtemps, si tu rouspettes, je vais t'envoyer au royaume des taupes.

Et, nom de dieu, chacun aurait amené les gosses, les aurait couché dans la plume : c'eut bien été leur tour d'être dorlotté un peu, les pauvres agneaux.

Conséquemment, mille tonnerres, on aurait su qu'on se battait contre Versailles pour un fourbi qu'en valait vraiment la peine.

Tandis que nous avons eu simplement l'espérance et nos trente ronds !

Le populo n'a pas été mariole ; il a manqué d'initiative, il devait agir par lui même, nom de dieu, et tout de suite !

Quand je pense que la Banque était en plein Paris, à peine gardée par quelques réacs, et qu'on n'y a pas touché. Merde, alors !

Et je m'en souviens, tous les proprios avaient tellement la colique au début, qu'ils offraient de remettre à la Commune leurs immeubles et tout leur saint frusquin.

Ce qui prouve qu'à un certain moment il n'y aura pas à se démancher autant qu'on le croit pour que le populo reprenne le bien que les riches lui ont barbotté depuis des siècles.

\*\*\*

Et les chefs ? Quelle a été leur besogne ?

Ils se sont foutus des galons en masse, ont délibéré et bafouillé à gogo — perdant de vue l'essentiel, la défense de Paris !

Ils n'ont servi à rien de rien, les Jean-foutres, sinon qu'à nous bourrer d'illusions et nous empêcher d'agir chacun de notre côté.

C'est notre faute, nom de dieu, fallait pas en nommer !

Nous aurions bien alors été forcés de veiller au grabuge et ça aurait mieux tourné, nom de dieu !

## COUPS DE TRANCHET

**Un blanc vendu par un nègre.** — On fait grand potin dans la « libre » Amérique à cause qu'un blanc a été lavé à l'encan par un moricand, pour dettes.

Tiens, pourquoi qu'ils font des lois pareilles, ces cochons de blancs ?

C'est pas le négriot qu'à commencé.

Aussi il en était tout fier de pouvoir bazarder son blanc, — il vengeait sa race, quoi !

Chacun son tour, on a trafiqué assez longtemps de sa viande à lui, le bon nègre.

Mais, nom de dieu, y a pas qu'en Amérique où on fait du commerce avec la chair humaine !

Nous, les nègres de l'usine, quoique blancs, nous nous vendons bien chaque jour, par le turbin et pour la croustille.

Et ce qu'ils se la payent notre peau, les patrons, sur les charpentes Eiffel, dans les mines, les égouts, les raffineries et autres bagnes.

Nous sommes bien forcés de nous donner à eux ; et c'est nos bras, nos corps, notre intelligence que nous épouisons à leur service, pour leur assurer des rigolades.

Le travail forcé c'est la prostitution, y a pas à aller contre !

C'est une fouterie de gueuler : du turbin ! du turbin !  
C'est demander à faire le serf.

Ce qu'il nous faut, nom de dieu, c'est le droit à la soupe !

**Grève de menuisiers.** — Y a deux jours un chouette copain m'en a annoncé une bonne.

Une floppée de menuisiers, des zigues d'attaque, qui turbinaient dans une boîte rue Quincampoix et rue Planchart se sont foutus en grève.

Le galeux ne voulait pas les payer au prix de série (1<sup>er</sup> octobre 1882).

Faut savoir que ces prix ont été acceptés par le Conseil Municipal, il y a sept ans de ça !

C'est pas pour dire, mais ça sert rudement ces fameux tarifs, autour desquels on a fait tant de battage.

Y a rien de tel que de se payer sur la peau de ces charognes si on veut avoir son compte.

**Encore les patrouillotes.** — Ce que ça devient rasant cette machine contre la ligue.

On voit bien que c'est entre bourgeois que ça se passe ; on y met des façons !

Si c'était des peinars on les aurait bouclé d'abord, quitte à examiner s'il y a mèche de poursuivre.

La grande perche de Déroulède, ainsi que tous ses amanches sont en liberté ; j'y vois pas de mal. Seulement, nom de dieu, quand les légumeux s'en prennent aux pros, je voudrais qu'ils fassent pareillement.

Je dis ça, mais je puis me fouiller ; on continuera à nous bloquer sans nous demander notre avis !

Il ya quatre bouffe-galette de poursuivis ; trois de l'Agarium et un de la Triperie : Laguerre, Laisant, Turquet et le bosco Naquet.

Ils font du péf parce qu'on se sert pour les bassiner

de vieilles lois monarchiques qu'on croyait mises au rancard.

Nom de dieu, ils avaient pourtant un chouette moyen pour empêcher qu'on se serve de ces lois contre eux : y a une éternité qu'ils sont bouffe-galette.

Pourquoi donc qu'ils n'ont jamais songé à foutre au panier ces sales lois « qui déshonorent la République » comme ils disent ?

Pour une fois qu'ils sont pincés dans leurs propres filets, tant pis pour eux !

**Pour bouffer.** — Y avait à la Correctionnelle l'autre jour un déchard assez mariole, comparé à beaucoup d'autres.

Un soir à 11 heures, n'ayant rien dans le coco depuis des jours, ayant fait la manche sans rien récolter, et ne sachant comment s'y prendre pour bouffer, il s'est tout à dégringoler un réverbère à l'Opéra.

« Pour faire du potin, qu'il dit aux enjuponnés, afin qu'on me foute dedans et que le gouvernement me nourrisse. »

On lui a foutu un mois de bloc. Nom de dieu, quand je pense à ça je bondis !

Dire qu'on en est là : se faire foutre en prison pour avoir à bouffer.

Et si tous les putotins de la capitale se foutaient à chabuter les becs de gaz, milles tonnerres, ce soir y en aurait plus ! Ça ferait peut-être voir clair !

**A la Belle Jardinière.** — En voilà un cochon de magasin qui fait turbiner au dessous du tarif.

Et pourtant ces mufles là ne peuvent pousser aux ouvriers le boniment de circonstance ; c'est pas la concurrence qui les empêche de payer le prix — ça ils en gagnent de la galette, nom de dieu !

Ils spéculent sur la misère ces salops ! Et elle est si grande qu'il n'est pas étonnant qu'il se trouve des pauvres bougres pour turbiner à bas prix, — chacun sait ce qui bout dans sa marmite !

Tout de même l'entrepreneur a été remis salement mercredi, par une floppée de menuisiers : ils l'ont envoyé dinguer, quand il a sorti son grand livre pour les faire signer à 0,70 centimes au lieu de 0,80.

Les commis semblaient à feu : « pas de chabanais, qu'ils disaient aux copains, ça chasse nos clients. »

Les clients, qu'est bue ça peut bion leur foutre ? Ils gueulaient un peu pour la frime, ces prolos à pattes blanches.

**Réunion d'employés.** — Ce qu'ils en ont fait du chabanais, l'autre soir, les bougres !

Et tout ça parce que les têtes de veau de la Charcuterie Sénatoriale, n'ont pas voulu leur voter des prud'hommes.

Y a quatre ou cinq ans que le syndicat se démanche pour cette bricole. Ils ont le poirotage facile les copains, c'est à croire qu'ils ne sont pas pressés.

Au fait, c'est un bon sentiment qui les guide : « puisque les ouvriers ont des prud'hommes, qu'ils se disent, il nous en faut ; nous sommes pas plus qu'eux, malgré les galurins d'ordonnance ! »

M'est avis que s'ils avaient ruminé un tantinet, ils auraient vu que le jeu n'en vaut pas la camoufle.

Nous les avons, nous autres, les manuels, ces bougres de prud'hommes ; la belle jambe que ça nous fait !

Avec ça, que ça empêche les patrons de nous plumer ! Y a pas, tant qu'ils seront patrons, ils seront les maîtres pour de vrai : et tous les prud'hommes de l'univers ne les empêcheront pas de nous grincer.

## Il arrive ! il arrive ! tout frais !...

L'autre matin, j'étais bien actionné à cogner sur une semelle — tapant aussi ferme que sur un bouffe-galette — quand Boudebois, un copain à l'œil, tambourine sur mes carreaux.

— Bonjour, vieux, qu'il me dit, t'as lu la nouvelle ?

— Non, que je réplique. Et en même temps je débouclais mon tablier, je sautais par-dessus ma devanture et d'un bond on se carrait chez le troquet à faire risette à une chopine de seize.

— Eh bien, père Peinard, y a du renversant : Aumale rapplique ! Crois-tu que si on leur bottait le cul, ils l'auraient volé, tous ces légumeux de malheur ?

Nom de dieu, nous en étions verts tous les deux ; on se regardait épatés. Comment y a trois ans qu'ils le foutaient dehors, les mêmes qui vont le chercher aujourd'hui !

Mais alors... ou bien ils avaient tort y a trois ans de le foutre à la porte, et alors ils sont des sales merles, ou bien ils ont eu raison, et c'est aujourd'hui qu'ils sont des cochons traitres à la République.

C'est-y bien adroit de leur part ? Ils me paraissent niguédouilles ; leur République est menacée par un prétendant et ils en dégottent un deuxième : c'est de la politique de gribouille.

A moins qu'ils n'espèrent voir lés deux prétendants se bouffer le nez ? Mais ça n'arrivera pas !

Il est vrai qu'ils s'en foutent de leur République ; ils l'ont acceptée parce qu'à l'époque le populo en tenait sérieusement pour la Marianne.

Il aurait montré les dents et, nom de dieu, il est pas commode le populo, quand il s'y met !

Donc tous les républicains du pouvoir sont des sales jésuites, ils ne sont même pas républicains dans le sens qu'ils donnent à ce bougre de mot, au nom duquel on a fusillé les prolos en Juin 48 et en mai 1871.

Ce sont des orléanistes qui pour la circonstance se sont colés un emplâtre sur la gueule. Et ceux qui ne sont pas orléanistes tournent au boulangisme.

C'est du même tonneau : les uns et les autres n'ont qu'une idée : vider le plus possible les profondes des ouvriers, leur faire casquer des grosses impositions, les faire trimier dur à leur profit — et godailler avec tous ces petits bénéfices et pots de vin.

\*\*\*

S'ils ont tant peur de Boulange qu'ils le braillent, pourquoi donc sont-ils assez pocheteés pour faire son jeu ?

C'est Boulange, sous le règne du Cheval noir, qu'a foutu Aumale à la porte ; ce qu'il va en faire du bat-tage là dessus.

Et le populo de se dire : « Le brav' général a foutu Aumale dehors, et ce sont les autres qui l'ont fait revenir. »

Et y a pas à dire, nom de dieu, ils nous donnent aucune compensation.

Ils rappellent bien Aumale, parce c'est un prince ; mais nos bons copains qu'ils ont foutu au bloc, qu'ils ont bouclé dans les centrales, ou expédié à la Nouvelle, est qu'ils vont leur donner la clef des trimards ? Oh, ouat ! Ils se garderont bien de voter une amnistie !

Nous avons un tort, c'est de trop prendre au sérieux

les légumes, ainsi que les bouffe-galette et toute la kyrielle des mange-tout.

Nom de dieu, faudrait se foutre radicalement dans la caboche que tout ce qu'ils font est contre nous et qu'ils ne cherchent qu'à nous estamper sur la grande largeur.

Si on disait ça, qu'on le rumine bien, tonnerre, nous les aurions à l'œil et nous serions un peu moins roulés — en attendant que nous soyons assez marioles pour ne pas l'être du tout.

Car c'est effrayant ce que nous sommes simplards et gobeurs, et ce qu'il est facile de nous la faire ! les trucs les plus contraires réussissent également,

Exemple, pour la bricole en question nous ont-ils assez menés en bateau avec l'expulsion des princes ?

Aujourd'hui c'est juste le contraire, ils nous montent le coup avec leur rentrée.

Et tout ça faut pas le perdre de vue, pour nous faire oublier la question du bricheton.

\*\*\*

Et que va-t-il foutre ici Aumale ? Tiens, parbleu, ce que fout un prétendant, milles bombes !

Il va faire parler de lui, va se reformer une cour ; toute la cléricaille et les nobles vont se figurer que c'est arrivé.

Puis pendant l'exposition il aura des chouettes visiteurs ; tous les grands mecs d'Europe viendront le voir, il va se poser carrément pour leur cousin, et comme successeur de Carnot le Croquemort.

Les légumes verront qu'ils auraient aussi bien fait de le laisser là-bas ; car il pourrait bien les bassiner autant que Boulanger.

Mais de ça ils s'en foutent, ils sont prêts à la donner au premier venu leur République, le principal pour eux c'est de sauver leur galette et leur peau — menacées par la Sociale.

Nom de dieu, de nom de dieu, y a des moments où je me demande où nous allons ; je sais bien que le populo est à l'œil et que si la moutarde lui monte un peu au nez, alors.....

Seulement ce qui me tarabuste c'est de voir tous les salops de la haute nous injecter un tas de machines qui ne me plaisent guère.

Un vieux routier comme moi la connaît dans les coins ! Il y a des minutes où j'ai peur, je les vois tous travailler pour nous refoutre un vrai roi (Carnot n'étant qu'une contrefaçon) et je me demande si nous allons nous laisser faire !

Ils espèrent que Aumale va hériter de la propagande boulangiste : conséquemment qu'il doit être présent pour recevoir la succession illico.

Ils se foutent le doigt dans l'œil, mille bombes ! Je me sens assez de poil pour me rebiffer et je sais qu'il y a bougrement de bons types prêts à en faire autant.

Or donc, c'est pas plus Aumale qu'un autre qui aura son tour : c'est la Sociale, nom de dieu !

C'est ça les réflexes que nous suggéré à Boudebois et à moi la bonne choppine que nous nous sommes ingurgitée.

Après quoi, lui est retourné à son établi de menuisier, et moi à mes semelles.

## LES GRÈVES DU NORD

Ça chauffe rudement dans le Nord ; les mineurs se sont foutus en grève y a une dizaine, et ils n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux.

Dès les premiers jours deux patrons ont été secoués d'importance ; ils ont reçu quelques gnons, qui n'étaient pas volés, mille bombes !

Naturellement on a fait rapliquer la troupe : toujours le même truc, on se sert des fils, pour mâter les pères.

C'est pas un honneur pour la troisième république de n'avoir que ce remède pour résoudre toutes les questions de bouloitage.

Y a quelques jours le maire avait convoqué les patrons et les ouvriers se sont pas gênés pour dire que si leurs mi-sères n'étaient pas diminuées par une augmentation de paye, ils foutraient le feu usines.

D'abord les patrons avaient semblé mettre les pouces ; mais avec ces salops là y a jamais rien de certain : ils donnent leur parole dans un moment de trac et la reprennent quand ils n'ont plus la colique.

Et voici qu'après trois à quatre iours de tranquillité ça rebiffe de plus belle !

Qu'arrivera-t-il demain ? Est-ce qu'il y en aura d'estourbis comme à Aubin et à la Ricamarie ?

Il faut s'attendre à tout de la part des tristes pékins, qui depuis dix-huit ans nous gouvernent et n'ont rien essayé pour diminuer la dèche du populo.

S'il y a du sang de versé, c'est à eux qu'il faudra s'en prendre, nom de dieu !

Qu'ils viennent pas nous la faire, avec la rengaine des meneurs. Cette excuse ne prend plus, nous savons à quoi nous en tenir.

Faut pas être bien malin pour dégotter les véritables mobiles qui font sortir l'ouvrier du bagne, pour se foutre en

face des baïonnettes des troubades et voir sa famille dans la mélasse.

Y a pas, on se fout pas en grève pour son plaisir, nom de dieu : si on quitte le turbin c'est qu'il y a plus moyen de joindre les deux bouts, même en se serrant le ventre.

Aussi, tonnerre, on n'en dira jamais trop, contre les cochons de gouvernants qui ne savent que donner des baïonnettes à bouffer aux camarades.

Et pourtant si en colère que je sois contre ces mulles, je comprends quel triste métier il leur faut faire : car à bien voir ils ne sont que les larbins des patrons.

Dès que les ouvriers se remuent les grosses légumes prennent la défense des richards et tapent sur les peinarrrds.

Epatez-vous après ça que les républicains se refroidissent, que le populo se dégoute de la forme républicaine — et se foute dans les guibolles du cheval de Boulange.

Si on se creuse un peu la caboche, on constate qu'avec la volerie propriétaire actuelle, les républicains les plus farouches arrivés au pouvoir, ne peuvent rien de rien pour la masse des érève la faim.

C'est pourquoi faut changer tout ça de fond en comble, nom de dieu !

Nous n'avons à compter que sur notre biceps pour le grand coup de la Sociale.

Les gas du Nord, nous montrent la route : ils ne pleurent plus devant la bedaine de leurs singes, ils gueulent fort et menacent de foutre le grappin sur ce qu'on leur refuse.

### Les Banques dans le pétrin !

Ce qu'ils font une gueule et une queue les rentiers et les négociants qui avaient confié leur braise au Comptoir d'escompte ; faut voir ça à la porte des guichets.

Moi je m'en fous, je place mes économies au Comp-

toir du chand de vin, c'est plus calant, mille bombes, et pas d'escompte !

C'est pour avoir trop tripoté dans les cuivres qu'un certain Denfert-Rochereau, qu'en était directeur, s'est brulé la gueule.

Il voulait, avec son patron Rotschild, le roi des pégres, accaparrer tout le cuivre de toutes les mines et le revendre à des prix fous.

C'est comme si je voulais accaparer tous les mégots de la place Maube et que je dise à ceux qui voudraient fumer : faut les payer trente ronds la livre, sans quoi, bastha !

Ils gagnent leurs fortunes par des trucs de ce calibre, mais non en turbinant : masser, ils ne connaissent pas ça !

Et voyez, les gouvernants qui laissent les ouvriers qui n'ont pas de turbin crever de faim, sont venus au secours du Comptoir d'Escompte.

Ils lui ont foutu cent millions pour le sortir du pétrin.

C'est Rouvier qui a manigancé cette avance, et c'est la Banque de France qui a casqué.

Ce qu'il y a de hurf dans ce fiasco du Comptoir, qui arrive après celui du Panama, c'est la dégringolade qui va s'en suivre.

Car tous ces gonsiers de la haute pègre se soutiennent les uns les autres rien que par le crédit.

Ça va être d'abord au tour de la Société Générale, puis du Crédit Lyonnais, ensuite du Crédit Foncier et pour le dernier coup, le tour de la Banque de France.

Mince de chahut alors, je m'en tord d'avance.

---

L'imprimeur-gérant WEIL

Imp. spéciale du « Père Peinard » rue Beauregard, 9 Paris

EN DEPOT

A LA LIBRAIRIE DU Père Peinard

PARIS — 16, rue du Croissant — PARIS

---

---

## L'ATTAQUE

riquer : faut les p... DOMADAIRE  
bastha!

Ils gagnent leurs  
libre, mais non en  
pas en

---

---

## LA RÉVOLTE

HEBDOMADAIRE

SUPPLEMENT LITTÉRAIRE

TOUS LES QUINZE JOURS

---

---

POUR LES ANNONCES

S'adresser à l'Administration

16 — rue du Croissant — 16

PARIS

---

Imp. spéciale du Père Peinard • Weil, 9, rue Beauregard